

Les idées

de J.-J. Rousseau

d'après la Nouvelle Héloïse

par

Joseph Bácskai

~~professeur titulaire à l'école~~
de jeunes filles à Szatmár,*
prêtre dipl. calviniste.

* Depuis le 1 septembre 1919 à Gyirggyháza.

A 1537



Table des matières.

I.

1. Le sentiment de la nature.. 1.
2. Le sentiment religieux et
la morale 34.
3. Les idées sur l'éducation.. 59.
4. La politique sociale... 77.

II.

1. Le plan 87.
2. Les caractères des personnages 95.
3. Le style 125.
4. L'influence de la Nouvelle Héloïse 128.

I.1. Le sentiment de la nature.

Rousseau qui a la passion de la vertu et de la vérité, de la justice et de la morale, et qui est enivré par la beauté de tout ce qui est simple, naturel et primitif, — vit à Paris et n'y trouve que l'immoralité et la séduction, la froideur et la réserve. Sous le voile de la politesse on soupçonne toujours la méchanceté, sous le masque de la civilité on ne trouve que la haine et la trahison. Dans la conversation frivole on se

moque des maximes de la morale. Les préjugés dominant le cœur, les opinions et les principes tiennent à des habitudes conventionnelles. On opprime la vertu et la sincérité; ce sont l'égoïsme, la cupidité, la paresse qui dominant partout.

En voyant tous ces maux, son plus grand désir est de s'échapper de ce monde factice, créé par la civilisation. Puisque la nature a rendu l'homme bon, libre et heureux et que la société le rend méchant et esclave, il faut rentrer à l'état de nature. L'enfant de la nature prêche donc hautement la simplicité

et les beautés de la nature, les sentiments du coeur l'enchantent. Il hait de tout son coeur la société, cette œuvre artificielle qui a toujours une influence corruptrice sur les mœurs et qui cause tous les malheurs du monde en supprimant la nature humaine. Rousseau attaque violemment les institutions de la capitale, l'instruction publique contemporaine, et surtout les représentations théâtrales qui ne font que troubler le coeur. Il se moque de l'opéra de Paris, du faux goût qu'on y trouve, et prétend que l'opéra est le plus cher et pourtant le plus ennuyeux

spectacle du monde et que chacun qui a le goût des beaux-arts, l'évite. En observant la société corrompue et la fausse civilisation, le cœur irritable de Rousseau cherche la paix dans la contemplation des merveilles de la nature, et il trouve que la véritable jouissance de l'âme consiste dans la contemplation de tout ce qui est beau. Il aime la nature, les arbres, la campagne. Le sentiment de la nature remplit son âme et la rend calme, douce et contente. Il évite la société et vit farouche et solitaire, ou dans un château éloigné du monde, ou dans une maisonnette au milieu d'une

forêt, environné de la plus belle nature. Sensible et mélancolique il pleure en rêvant au pied des montagnes ou en errant au fond des bois. Il adore surtout les rochers de Valais dont les cimes se dressent vers le ciel. Son cœur transporté se réjouit de leur sauvage aspect. En bas s'étendent des prairies, entre lesquelles coulent des fleuves. Rousseau a le bon sens, le grand art de pouvoir dépeindre les images brillantes de la beauté de la nature. Pour comprendre cet art, lisons le passage suivant : „ Tantôt d'immenses roches pendaient en ruines au-dessus de ma tête. Tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leur épais

brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré : à côté d'une caverne on trouvait des maisons ; on voyait des pampres secs, où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres ébouhlées, d'excellents fruits sur des rochers, et des

champs dans les précipices. (T. 23.)
En contemplant les rochers de
Meillerie son coeur agité pousse
des cris d'allégresse. „ Ce lieu
solitaire formait un réduit
sauvage et désert, mais plein
de ces sortes de beautés qui
ne plaisent qu'aux âmes
sensibles, et paraissent hor-
ribles aux autres. Un torrent
formé par la fonte des neiges
roulait à vingt pas de nous
une eau bourbeuse, et charriait
avec bruit du limon, du
sable et des pierres. Derrière
nous une chaîne de roches
inaccessibles séparait l'espla-
nade, où nous étions, de cette
partie des Alpes qu'on nomme
les Glacières, parce que d'énor-
mes sommets de glaces qui

s'accroissent incessamment,
 les couvrent depuis le commence-
 ment du monde. Des forêts de
 noirs sapins nous ombrageai-
 ent tristement à droite. Un
 grand bois de chênes était à
 gauche au-delà du torrent,
 et au-dessous de nous cette
 immense plaine d'eau que
 le lac forme au sein des
 Alpes, nous séparait des
 riches côtes du pays de Vaud,
 dont la cime du majestueux
 Jura couronnait le tableau". (IV. 17.)

Rousseau admire les
 beautés grandioses des Alpes
 dont les cimes neigeuses re-
 veillent mille rêves dans
 son âme. Il est à son aise
 au bord du lac de sa patrie.
 S'il fait beau, il s'échappe

dans les bois voisins, dans les
fraîches prairies, mais le plus
souvent au bord du lac entouré
de hautes montagnes. Ce spectacle
est un des plus beaux qu'il
soit possible de rêver, rien
de plus admirable que la
surface tranquille du lac,
où semble se refléter le bleu
azuré du ciel. Il ne peut
songer aux montagnes de la
Suisse sans verser des larmes,
et il pleure toujours sincèrement
en contemplant les paysages
de sa contrée natale. Le le-
ver du soleil sur les Alpes
émeut son âme qui se
réjouit en regardant les mon-
tagnes inondées d'un flot
de lumière rouge comme du
feu, allumant sur les glaciers

d'immenses scintillements de diamants et de pierres précieuses, de rubis et d'émeraudes. Son âme sourit quand il se promène dans le jardin de Clavens. On y cherche en vain la symétrie des jardins cultivés, on n'y trouve ni des pelouses factices, ni des parterres de fleurs et des bosquets artificiels.

C'est un jardin sauvage, une forêt vierge, où tout est planté au hasard. C'est le jardin de Rouneau, c'est le jardin de l'Ermitage, c'était la forêt de Montmorency, ses sentiers, ses clairières, ses épaissures et ses échappées, des arbres, des bruyères, des abeilles, des

oiseaux, tout ~~un~~ monde de
merveilles enchanteresses. (G.
Lanson : Hist. de la litt. fr. 778.)

Dans le verger on arrive par
une allée dont le feuillage
est tellement épais qu'il cache
entièrement le verger. Devant
la porte se trouve un bosquet
d'aunes et de coudriers. Ce jar-
din est très beau et très poéti-
que. Faisons-y un tour. Nous
y voyons de nombreux arbres
qui le protègent contre la
chaleur. On y entend le bruit
d'un ruisseau et le chant des
oiseaux. Le gazon vert est
court et dru, il est orné
d'herbes odorantes et de fleurs
des champs qui sont mêlées
avec des fleurs de jardin.
Il y a des arbres dont les branches



s'enlacent les unes les autres qui pendent jusqu'à la terre et ont par un effet d'art leurs propres racines. On y trouve aussi des broussailles de roses, de framboises, de groseilles et d'autres qui donnent au verger un air de forêt sauvage. Il y a des allées irrégulières formées de bocages fleuris, et garnies de guirlandes de vigne, de houblon, de chèvre-feuille et d'autres plantes. Ces guirlandes ont l'air d'avoir été jetées d'un arbre à l'autre et nous protègent contre le soleil. Le sol est couvert d'une mousse fine et douce. Seulement de près on s'aperçoit que ces guirlandes ne sont ~~(pas)~~ formées que des plantes

parasites dont l'épais feuillage donne une si belle ombre. Les fruits ne peuvent naturellement pas croître dans un lieu pareil, mais on se réjouit d'autant plus de trouver dans ce lieu sauvage, ci et là pourtant quelque mauvais fruit. A travers toutes ces petites routes un ruisseau coule. On y voit des sources et quelques canaux très profonds à l'eau calme et limpide. Il y a aussi un petit jet d'eau qui n'est fait que pour être contemplé et duquel d'ailleurs personne ne se soucie. Les eaux prennent leur source près de la terrasse du jardin et elles sont en communication

avec l'eau de la fontaine publique. Elles sont enfermées dans l'enceinte et conduites dans d'autres routes. Les eaux coulent aussi sous la terre, quelques filets s'élèvent par des siphons et bouillonnent en retombant. Toutes ces eaux rendent la terre fertile et donnent une verdure toujours fraîche au gazon. Une partie de ce jardin semble solitaire et inanimée, mais l'autre retentit du ramage des oiseaux. Une eau tranquille coule entre deux rangées de vieux saules. À l'extrémité de l'enceinte on trouve un bassin qui sert d'abreuvoir à la volière naturelle. De

l'autre côté du bassin se trouve une petite hauteur plantée d'arbrisseaux de toutes espèces. Sur le devant on voit une plantation de jeunes arbres. C'est dans cette place que vivent les oiseaux protégés par l'ombre du feuillage, comme sous un grand parasol. Comme les oiseaux ne s'enfuient pas à l'approche des hommes, on pourrait croire qu'ils soient enfermés par une grille. Mais quand on leur jette des grains, on s'aperçoit qu'ils sont accoutumés à voir des hommes et qu'ils n'ont pas peur. Les oiseaux ne sont pas des prisonniers dans ce bocage, mais ils

y vivent bien volontairement comme des hôtes, parce qu'ils y trouvent tout ce qu'il leur faut. On y trouve aussi des plantes sauvages qui se développent d'elles-mêmes. Mais les plus belles plantes, les plus belles fleurs se trouvent là, où il est très difficile ~~de~~ les atteindre. Elles croissent dans les lieux inhabités et pour jouir d'elles, il faut les forcer d'habiter avec nous. Dans cet endroit des roses aussi sont cultivées, mais elles demandent très peu de soins, et c'est pour cela que beaucoup de personnes les dédaignent, car l'homme n'apprécie toujours que ce qui demande

beaucoup de travail et coûte très cher; et pourtant on marche plus agréablement sur la mousse et la pelouse que sur le sable qu'on étale pour embellir le jardin. La nature n'a pas besoin d'être mise en art. L'homme qui veut s'amuser réellement et jouir de la beauté et de l'agrément de la nature, n'a pas besoin de se soumettre à des incommodités. Il n'a qu'à faire une petite promenade sous les arbres devant sa maison pour jouir de l'air frais et pour se réjouir de la verdure des arbres. Il peut en planter quelques

uns, rassembler un peu d'eau pour en faire un petit étang et voilà le jardin qui est fait. Il ne faut pas planter symétriquement des arbres pour avoir une allée. Il ne faut pas non plus faire des chemins artificiels. On devrait arranger le jardin en sorte, qu'on puisse s'y promener tout à l'aise. L'homme voudrait toujours avoir ce qu'il ne possède pas. Si l'on ne connaissait pas l'existence des autres objets, on ne les désirerait pas et on serait ainsi parfaitement content de ce qu'on possède.

Le charme de ce jardin consiste justement en ce qu'il cache la vue sur l'entourage. Ce n'est pas un lieu assez beau, ni assez pompeux pour être montré aux étrangers, mais avec de bon goût on peut s'y trouver très bien. Il y a en Chine des jardins merveilleux dont on ne peut pourtant pas jouir en pensant aux frais de leur entretien. Ils sont pourtant très beaux, on peut y voir des rochers, des grottes et des cascades artificielles, des fleurs et des plantes rares de tous les climats de la Chine. Il n'y a ni de

belles allées ni des parterres régulières, mais on peut y voir des merveilles rassemblées que l'on trouve ailleurs seulement séparées. Tout cela n'est pas naturel. Mais le jardin dont nous parlons doit justement sa beauté à la nature, il n'y a rien d'artificiel, il n'y a que quelques filets d'eau pour l'embellir. C'est un plaisir qui ne coûte aucune fatigue. Un lord anglais peut aussi avoir un très beau parc, où l'on trouve réunies les merveilles de différents pays, mais qui est si peu naturel par son

assemblage, comme le jardin chinois, malgré que ce lord ait fait construire dans ce parc des ruines, de vieux temples qui sont destinés à rendre le jardin naturel. (d'après IV. 11.)

Rousseau, le grand admirateur de la nature, prétend qu'on puisse améliorer l'état de famille en le rapprochant de l'état de la nature. On n'a qu'à trouver la vie active dans l'état bienheureux de la nature. Pour avoir une idée d'une vie simple et vertueuse, Rousseau nous a tracé dans la Nouvelle Héloïse le portrait d'un homme bon et riche en la personne de Wolmar. La

maison champêtre de ce propriétaire est l'idéal du ménage bien-faisant, on y voit partout les traces d'un maître bienveillant, d'une patronne soigneuse.

Wolmar pratique tous les devoirs d'un bon père de famille, Julie est l'idéal d'une femme sage et d'une mère tendre qui a de la grâce dans tout ce qu'elle fait. Leur conduite est irréprochable entre eux-mêmes et envers les ouvriers et les domestiques. La maison est bien tenue et bien administrée. On s'y réjouit de sa richesse et en use sagement. „ Les biens d'un homme ne sont point dans ses coffres, mais dans l'usage de ce qu'il en tire;

car on ne s'approprie les choses que l'on possède que par leur emploi et les abus sont toujours plus incépuisables que les richesses... L'ordre et la règle qui multiplient et perpétuent l'usage des biens, peuvent seuls transformer le plaisir en bonheur. Que si c'est du rapport des choses à nous que naît la véritable propriété; si c'est plutôt l'emploi des richesses que leur acquisition qui nous les donne, quels soins importent plus au père de famille que l'économie domestique et le bon régime de sa maison, où les rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui, et

où le bien de chaque membre
ajoute alors à celui du chef?"
(IV. 10.) Les Wolmar sont de
vrais bourgeois campagnards
qui estiment leurs serviteurs
fidèles, et ne méprisent pas
les paysans. Le patron est
un vrai modèle pour les
ouvriers. Il est sur pied tous
les matins de bonne heure.
Il s'occupe toute la journée
parmi ses journaliers et exige
qu'ils fassent bien leur
travail. Il surveille les
gens consciencieusement et
au lieu de les rudoyer, il
les instruit, les exhorte, et
les paye honnêtement, ainsi
que ceux-ci deviennent en
quelque sorte des modèles
d'honnêteté. Wolmar est leur

soutien, leur prêtre et avocat,
médecin et notaire. Il les aide,
leur donnant des conseils dans
leurs affaires, il les console
dans les jours de malheur et
s'amuse avec eux dans leurs
jeux. Ainsi les ouvriers sont
très contents de leur sort et
travaillent avec plaisir.
Les champs retentissent de
leur gaieté, on entend par-
tout leurs belles chansons,
surtout au temps des ven-
danges. Et après avoir fini
le travail, tout le monde
est gai à la fête champêtre
où l'on mange, chante et
vit à cœur joie. Le vrai
plaisir et la vraie fran-
chise y règnent. — Tandis
que le mari s'occupe dans

les champs, Julie est toujours l'âme du ménage et fait preuve d'un grand bon sens.

Tout y est simple, le luxe est banni de cette maison aïdifiante. Julie s'occupe de l'éducation de ses enfants. Conformément à l'usage de son mari qui aide et instruit les paysans, elle chérit aussi les paysannes, elle connaît bien les besoins de ses domestiques et s'intéresse à tout ce qui les concerne et son secours ne leur fait jamais défaut. Elle file le chanvre en leur société à la veillée, le dimanche elle se mêle quelquefois à leurs danses. Les Wolmar gagnent ainsi l'affection

de leurs domestiques qui restent honnêtes et fidèles et respectent de leur part le maître et la maîtresse. Et le zèle des gens est largement récompensé par les bontés du patron et de sa femme. Tout y sent l'air de l'honnêteté et de la bienséance, on y trouve partout la bonté et la beauté et ne craint que le vice. Le désœuvrement et l'oisiveté y sont des idées inconnues. Quelquefois on fait des visites chez les voisins réciproquement, on les reçoit affablement, mais on ne perd pas toujours son temps en visites et l'on trouve que la grande intimité est superflue. Dans la vie

champêtre on n'a pas besoin de chercher des amusements ailleurs, on les trouve en jouissant paisiblement de la belle nature. La famille Wolmar est une famille riche, heureuse et bonne qui tâche de comprendre, de contenter et de rendre heureux tout le monde. Ils veulent que les paysans se trouvent si bien dans leur condition que la pensée de la quitter ne leur vient jamais. Ils trouvent que les mœurs et la félicité soient plus importantes à ce peuple que leur talent qu'il vaut mieux ignorer. On fait l'aumône à tous les mendiants qui demandent un secours, parce qu'on trouve qu'il soit mieux de leur donner du pain, afin qu'ils

n'éprouvent pas le besoin d'en voler. Il vaut mieux faire des hommes oisifs que des méchants. On ne peut pas empêcher qu'il y ait des hommes pauvres qui sont obligés de mendier. Il ne faut pas réfléchir avant de donner, si ce pauvre a réellement besoin de notre secours ; il faut donner, parce qu'il est notre frère et qu'à nous cela ne coûte pas cher. Chacun se sent bien dans cette maison, et s'y arrange d'une façon comme s'il voulait y rester toute sa vie. Chacun commande et obéit de la sorte qu'on ne sent pas qui est le maître et qui le serviteur. Personne ne pense à sa propre fortune. La fortune

du maître est la leur. On y trouve tout ce qu'il faut, mais rien de superflu. Les Wolmaz ont peu d'argent sous la main, ils ne se servent pas d'intermédiaire dans leurs affaires.

Ils consomment autant qu'il leur faut, ils ne mettent pas leur bien entre les mains des fermiers, mais ils cultivent eux-mêmes leur terre. Ce qu'on peut, on le fabrique à la maison. On paye bien les fournisseurs en nature. Le ménage est si réglé que ce n'est pas facile d'y introduire du désordre, on ne perd pas le temps avec les choses inutiles, on jouit autant que possible du revenu sans ramasser avarement de l'argent. Quant à l'héritage

des enfants, on songe plutôt à leur laisser des terres en bon état et des domestiques affectionnés et laborieux que de l'argent. Wolmar est assez riche. Il vit dans une espèce de famille patriarcale qui est en même temps un phalanstère organisé pour suffire aux principaux besoins. Il y groupe, dans une communauté d'existence simple et frugale, un certain nombre d'hommes parmi lesquels il fait régner la vertu et le bonheur. Wolmar est un homme naturel, sa famille est une famille de nature. Et le sens de la Nouvelle Héloïse est que chacun de nous, dans la vie même, peut devenir un homme naturel.

« Rien de plus innocent selon la nature que les amours de Julie et de Saint-Preux : mais ils ont oublié que la vie selon la nature est actuellement impossible. La société n'autorise pas leurs amours, elle les sépare ; elle marie Julie à un homme qu'elle n'aime pas, quand elle aime un autre. elle pousse doucement Julie à l'adultère. Le mensonge, en effet, est un produit social ; la nature est franche. Julie, éclairée par la religion, par le sentiment de l'omniprésence de Dieu, conçoit l'idée d'une vie absolument franche. Elle exclut l'adultère, auquel la société est si indulgente. Par la franchise égale de son pro-

cède, Wolmar l'aide, la soutient,
la dirige. Tous les deux font
régner la vérité dans leur com-
merce : avec la vérité, la liber-
té, la vertu, le bonheur. Par une
vie de devoirs chéris, d'affections
saines, où le premier amour
même conserve sa place lé-
gitime, Julie réalise la restau-
ration des rapports naturels
dans la forme que comporte
l'état civil." (Ranson: Hist. de la litt.
franc. 784.)

x

x

x

2. Le sentiment religieux et la morale.

Rousseau n'est pas athée, il croit à l'existence de Dieu. L'amour pour la nature est sa religion. Dieu a donné à l'homme une âme pure et innocente. Mais celui-ci, séduit par les tentations mondaines, l'a souillée. Car si l'âme de l'homme est bonne par origine, sa nature brutale le conduit facilement à des actions ignobles. Mais l'homme n'a pas seulement le corps, il a aussi la raison, et si le corps l'éloigne de Dieu, la raison doit l'y reconduire. La raison en le ramenant

de la bestialité à la civilisation lui inspire la fierté. Il sent qu'il est homme et que la vertu est le seul moyen qui le soulève au-dessus des animaux. Mais ce qui donne à l'homme la force de rester vertueux, ce n'est pas seulement la fierté humaine, mais la religion, surtout chez les personnes de culture inférieure. Ils sont bons, parce qu'ils craignent Dieu. Pour des êtres d'esprit supérieur la religion est un soulagement. Rousseau associe la philosophie à la religion. Il dit que celle-ci augmente la foi. Il rejette les dogmes, la révélation et tout autre embarras irrationnel des livres saints et de l'Eglise.

Il trouve que l'essentiel de la religion s'exprime en un mot : la foi en la Providence. - Julie met toute sa confiance en Dieu, dont elle nous explique la nature et l'essence incompréhensible. „ Rien n'existe que par celui qui est, c'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables que leurs crimes secrets ont été vus, et qui sait dire au juste oublié : tes vertus ont un témoin ; c'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modèle des perfections dont nous portons tous une

image en nous mêmes. Nos passions ont beau la défigurer, tous ses traits liés à l'essence infinie se représentent toujours à la raison, et lui servent à rétablir ce que l'imposture et l'erreur en ont altéré. Ces distinctions me semblent faciles, le sens commun suffit pour les faire. Tout ce qu'on ne peut séparer de l'idée de cette essence est Dieu; tout le reste est l'ouvrage des hommes. C'est à la contemplation de ce divin modèle que l'âme s'épure et s'élève, qu'elle apprend à mépriser ses inclinations basses et à surmonter ses vils penchants. (III. 18.) Julie vit selon les doctrines de l'Eglise protestante dont les

sources vives sont seulement la Bible et la raison pure.

Elle ne dit que ce qu'elle sent, et ne croit que ce qu'elle doit croire. Elle s'efforce continuellement de conformer la vérité à la gloire de Dieu.

Elle peut se tromper, mais Dieu qui est clément et juste et qui voit son intention pure, lui pardonnera ses erreurs. Elle croit à la vie future et à immortalité de l'âme qui est immatérielle et survit le corps. La grande dissonance dans l'harmonie universelle, le triomphe du méchant et l'oppression du juste sur la terre sont des causes qui exigent nécessairement l'immortalité de l'âme.

La religion naturelle de Wolmar n'est pas un athéisme, seulement elle bat en brèche les religions révélées. Wolmar, qui a l'enthousiasme de la vertu et de la bonté pratique, n'est pas incrédule. Sa véritable foi consiste dans les bonnes oeuvres. L'homme vertueux est le bon chrétien, et l'homme au coeur dur est l'incrédule. —

Quant à la morale de l'ouvrage, il semble que c'est un roman immoral et frivole qui corrompt la jeunesse et attaque les mœurs. On penserait que Rousseau montre le mal et le crime sous le masque de l'honnêteté qu'il y donne du poison

assaisonné dans les lettres d'un corrupteur séduisant qui avait commis une grande infamie. Ayant été l'amante de Saint-Pieux Julie a perdu l'honneur et à la fois le droit de nous prêcher la vertu. Son mariage avec Wolmar serait d'un caractère immoral, car elle continue d'aimer Saint-Pieux, mais pourtant elle lui conseille d'épouser Claire, sa cousine. Ces choses ne sont pas conformes à la vertu.

Cependant on reconnaît bientôt le vrai but de l'auteur qui s'éclaircit de plus en plus, lorsqu'on lit attentivement le roman.

Poussin veut améliorer les
cœurs corrompus et glorifier
la vertu. La Nouvelle Héloïse
inspire la vraie vertu au
sein même du vice. L'auteur
veut démontrer que la fem-
me, après s'être repentie
de ses erreurs, peut acquérir
la considération du monde
et l'estime universelle. C'est
la faute d'une âme passion-
née qu'elle regrette plus tard
beaucoup et de laquelle
elle veut se relever. Son
amour est une grande puis-
sance, une flamme divine
qui est la plus grande loi
de la nature et qui peut
excuser la faute. La passion
trouble ses sens, mais
pourtant elle reste vertueuse

et acquiert de l'énergie et de la grandeur.

Cet ouvrage de Rousseau plaisait à ses contemporains, parce qu'il s'occupe du langage du mariage et de la vertu. Julie se rend aux passions de son amant, mais dès le commencement de son mariage avec Wolmar, elle lui reste fidèle jusqu'à la mort. La passion dont Rousseau veut justifier les droits et la fatalité devient donc vainqueur dans la Nouvelle Héloïse, en sorte qu'elle accompagne Julie jusqu'au lit de mort; son amour s'y élève puissamment, mais pourtant il ne remporte pas la victoire sur la

vertu, sur la sainteté du mariage, car Julie reste ~~fidèle~~ à son mari. — Les femmes contemporaines lisaient volontiers ce roman en versant beaucoup de larmes. On soupçonne que l'auteur y donne l'histoire de son amour malheureux. Mille infortunés y trouvent la description de leurs souffrances, mille âmes tendres et passionnées y reconnaissent l'histoire de leurs cœurs amoureux. On veut imiter les héros, on quitte la capitale pour vivre loin de la société au milieu de la belle nature pour imiter la vie naturelle de Julie. On ne peut achever

la lecture sans désirer d'être meilleur, et d'améliorer les mœurs et les habitudes, car tout y respire la vertu et l'honneur. - Julie repousse tous les arguments portés sur le droit de l'adultère. (III. 8.) Elle permet que l'adultère ne cause aucun mal, le mari n'en sait rien, mais le crime trouble la conscience et ceux qui le commettent, souffrent pourtant. C'est aussi un mal. Rompre le serment et le contrat le plus inviolable est un crime honteux. La pureté du mariage est la cause commune de la société entière. Les deux époux jurent à l'église devant les

témoins de respecter ce lien sacré. En violant l'union conjugale, ils avilissent la foi dans la sainteté du mariage. On dit que si l'adultère est secret, il ne cause aucun mal. Ce n'est pas vrai. Quand on croit en Dieu, l'adultère a le plus grand témoin. Souiller l'union naturelle, troubler le bonheur d'une famille estimable, c'est un cas pendable. Un crime succède l'autre. La femme coupable perd peu à peu toutes les vertus. Tout le monde connaît les conséquences de ce crime. On apprend presque tous les jours les suites de l'adultère qui consistent en querelles, combats, meurtres et empoisonnements.

Les vertus que nous possédons réellement, on ne peut nous les prendre, ni en nous calomniant, ni en nous injuriant. Le duel ne suffit pas à prouver du courage, ni à effacer la honte que nous éprouvons, d'avoir commis le crime. Car en ce cas chaque fripon n'aurait qu'à se battre pour être de nouveau honnête, après avoir tué un homme, on n'aurait qu'à tuer un autre, pour prouver qu'on n'est pas le maraudeur. Selon cela l'homme le plus fort, celui qui sort vainqueur du combat, serait l'honnête. Il n'y aurait donc d'autres droits que la force. En tuant l'homme qui avait dit une vérité,

on ne peut pas tuer la vérité elle-même. On ne peut pas implorer le ciel de secourir une injustice et de protéger le mensonge. C'est un honneur très lâche qui n'est soutenu que par la crainte du reproche, qui n'interroge pas la propre conscience, mais seulement l'avis des autres; qui ne permet pas aux autres de dire ce que la propre conscience a déjà dit. Les anciens ne vengeaient jamais leur honneur personnel par des combats particuliers. Les mœurs changent avec le temps, mais l'honneur de l'homme ne doit pas changer, il a toujours son siège dans le cœur. Le duel n'est pas une institution pour défendre

L'honneur, mais une mode
que les barbares ont inventée.
Quand il s'agit de la vie
ou de la mort, il ne faut pas
se régler après la mode,
mais tâcher de vaincre
celle-ci. On veut tirer l'épée
pour montrer qu'on n'est
pas un scélérat, on veut
couvrir la honte en tirant
l'épée. La fausse honte et
la crainte du blâme causent
beaucoup de mal dans le
monde. L'homme qui a
peur d'être blâmé, est
capable de commettre chaque
crime, pour effacer cette
fausse honte. Il faut ré-
fléchir, s'il vaut la peine
de verser du sang, pour satis-
faire une fantaisie, et s'il

vaut la peine de porter avec soi pendant toute la vie le souvenir tourmentant d'un meurtre. Car le duel est un meurtre comme tout autre que l'on commet et il n'est pas permis de tuer un homme, si la patrie ne l'exige pas. Il faut être vertueux, pour satisfaire la propre conscience et non pas pour être loué de nos prochains. Comment pouvons nous mettre notre vertu et notre honneur entre les mains de la multitude qui consiste en général d'oisifs qui s'amusent du malheur des autres; comment peut-on ajouter une importance au discours de ces gens-là! Un homme qui a peur des reproches est plus lâche qu'un

homme qui craint la mort. L'homme qui dit qu'il n'a pas peur de la mort, ment. La peur de la mort est dans la nature de l'homme. Et cette crainte rend l'homme mauvais, si elle l'empêche de faire ses devoirs ; mais d'autant plus méchant est l'homme qui brave cette crainte pour commettre un crime. Celui qui s'estime lui-même, n'écoute pas les jugements des autres sur sa personne et sur ses actions. Si tout le monde approuvait le duel, tout le monde serait aussi mauvais que lui. Un homme qui ne veut pas se battre en duel pour ne pas commettre un homicide, n'est pas méprisable.

L'homme honorable a toujours des témoins de ses bonnes actions qui le défendent contre les préjugés. Mais il est justement difficile à un homme ordinaire de se faire respecter, de vivre de façon à n'être pas blâmé. S'il craint d'être blâmé pour avoir commis une mauvaise action, d'autant plus il a le droit de craindre d'être jugé pour un homicide. Si on veut être un homme honnête, il ne faut pas se régler selon l'avis des autres, mais selon celui de sa propre conscience, il faut se battre avec son propre honneur. Il faut montrer son courage par le fait, quand il s'agit

de défendre sa patrie, ses amis
et une bonne action, mais
il ne faut pas faire parade
de son honneur. Le courage
ne consiste pas à se battre,
mais à rien craindre,
il ne faut pas éviter le dan-
ger, mais il ne faut non
plus le chercher. Il ne faut
pas vouloir masquer le
malfait par le duel. Dans
des choses pareilles il ne
faut pas laisser parler que
la raison. (I. 57.)

Le suicide ouvre
le chemin à tous les crimes.
Un malfacteur doit avoir
le courage de se suicider après
avoir commis quelque crime,
puisque'il sait qu'après sa mort
on ne peut pas le punir. Comme

nous avons le droit de nous reposer seulement après avoir fait notre journée, de même faut-il que nous accomplissions notre tâche avant de mourir. Comme il ne faut pas abandonner le travail, parce qu'il est trop difficile, aussi ne faut-il pas quitter la vie seulement pour la raison qu'elle est trop lourde. La vie a ses bons et ses mauvais côtés et chacun a ses souffrances. On n'a pas le droit d'abandonner la vie parce qu'on n'a pas la force d'être un homme honnête. Du reste la pensée du suicide n'est qu'un caprice passager. Si l'on réfléchissait avant de commettre le suicide, on ne

le commettrait point, et on se demanderait quelque Temps après, comment on pourrait y penser. Il y a deux maux : les maux du corps et les maux de l'âme. Les maux du corps s'empirent avec le temps, tandis que les maux de l'âme quittent l'homme à mesure que celui-ci devient plus vieux et que les expériences de la vie le rendent plus raisonnable et moins accessible à tous les maux. Les maux physiques peuvent augmenter à telle mesure que l'homme n'est plus capable de disposer de soi-même et quand il se suicide, ce n'est que le corps qu'il quitte. Mais la douleur de l'âme

se guérit avec le temps, et ce n'est que la durée qui la rend pénible. Il ne vaut pas la peine de se prendre la vie qui passe assez vite entre la peine et les plaisirs. La vie n'a du prix que par le bien qu'on fait. Si tu fais bien, la vie sera bonne pour toi, et songe, ^{que} si tu te prends la vie, tu te révoltes contre celui qui te l'a donnée, et en trôtant la vie, tu fais mal à celui qui aimait à te voir vivre. L'homme qui pense au suicide est un grand égoïste, car il ne pense pas au mal qu'il fait à ceux qui l'aiment. La vie de l'homme appartient

à la société et à la patrie. La vie ne nous appartient pas, nous ne pouvons pas disposer d'elle. Socrate restait dans sa prison par respect pour les lois, ainsi nous devons respecter les lois qui nous ne permettent pas de nous prendre la vie. C'est vrai qu'il y avait entre les Grecs et les Romains de grands hommes qui ont commis des suicides, mais ils se sont ôté la vie quand la patrie n'avait plus besoin d'eux. Pendant qu'ils pouvaient la servir, ils ont supporté courageusement tous les maux et ils ont mis leur vie à la disposition de la patrie. D'ailleurs il ne faut pas se comparer

aux grands hommes qui ont aussi commis un suicide, parce qu'il faudrait être aussi grand qu'eux pour comprendre leurs idées. Un homme qui se réfugie de la vie à la mort parce qu'elle lui semble plus agréable, est égal à un homme qui trahit la patrie et sert à un usurpateur. Un homme qui ne remplit pas une grande place dans le monde peut pourtant toujours être utile à ses concitoyens et pour cette raison il n'a pas le droit de s'échapper. Si la pensée du suicide te vient, retiens-la, mais propose-toi, avant de quitter la vie, de rendre

un grand service à l'humanité en faisant quelque bonne action ou en secourant un pauvre, et tu verras que cette action t'engagera à en faire d'autres et en faisant du bien, tu oublieras l'idée du suicide. Et quand tu n'y trouveras pas de plaisir, meurs, car alors ta vie n'a vraiment pas de valeur. (d'après III. 22.)

3. Les idées sur l'éducation.

(V. 3.)

Dans la première année la mère doit elle-même nourrir l'enfant, comme Julie le fait. Elle commence de bonne heure d'occuper les enfants, la fille à faire des ouvrages manuels, les garçons à s'habituer aux jeux pratiques et aux petits travaux. Les jeux sont donc leurs premières occupations. Julie a beaucoup de soin de fortifier les organes des sens, de développer toute la vivacité de l'instinct des enfants, en les obligeant d'aider les

uns les autres. La mère se
me de deux sentiments dans
le coeur de ses enfants, elle
les surveille toujours. Le
mari se trouve souvent
au cercle de sa famille,
il adore sa femme et se
prête aux petits jeux de ses
enfants qui de leur part
respectent les parents qu'ils
ne veulent pas déranger
par des jeux bruyants,
lorsqu'ils remarquent
que ceux-ci sont absorbés
dans leurs pensées. La tendres-
se maternelle est sans
bornes et se reflète dans
le visage. Elle n'aime pas
punir ses enfants. Un re-
gard ou quelques mots
suffisent de les faire obéir.

Elle ne gronde pas continuellement ses enfants, elle ne les dérange pas dans leurs amusements. Elle les laisse en liberté, elle les voit agir sans rien leur dire. Dans la bonne attitude des enfants on voit la récompense de la vertu maternelle et de l'éducation sage, dès le moment de leur naissance. Quand les enfants n'étudient encore rien, ils doivent déjà apprendre à obéir à leurs parents. Julie prend ses maximes pédagogiques de son mari qui est philosophe de sang-froid. L'éducation des enfants pendant leurs premières

années est confiée aux parents, parce que ceux-ci ont plus de patience et de douceur que le meilleur précepteur. Au commencement les enfants sont de vrais enfants : ils pensent, ils sentent en enfants de leur âge. On ne les charge pas d'études. À l'homme qui vit à l'état de nature, les jugements sont plus importants que la mémoire. Il faut que l'enfant s'habitue à apprendre les objets qui l'entourent. On n'a pas besoin de livres et d'une grande imagination. À l'état de la nature l'homme soit judicieux et attentif. Après plusieurs

années on commence à former leur raison. Les enfants sont toujours en mouvement, le repos et la réflexion sont contraires à leur âge. Ils ne sont pas enfermés dans une chambre avec des livres, pour qu'ils ne perdent pas leur vigueur, qu'ils ne deviennent pas délicats et malsains. Il faut élever les enfants suivant leur tempérament, parce que celui-ci détermine leur caractère et que c'est impossible de le contraindre, de le transformer. On ne peut pas élever tous les enfants de la même façon. Il faut envisager la diversité

des esprits qui n'est pas produite de la nature, mais qui est un effet pur de l'éducation, qui dérive de divers sentiments. Julie nous montre qu'il y a des caractères qui se forment depuis la naissance et qu'il faut étudier de bonne heure. On ne peut changer le caractère sans transformer d'abord l'organisme. On doit attendre la première étincelle de la raison, car c'est de cette étincelle que sort le caractère qui donne la véritable forme à l'individu. Selon les principes pédagogiques de Wolmar, il ne faut pas

gêner l'enfant dans le développement des mouvements naturels. De cette manière on s'écarte de l'âme naissante le mensonge, la vanité, la colère, l'envie, enfin tous les vices de l'esclavage. On doit fortifier librement l'enfant par des exercices corporels, que l'instinct demande de lui. Il faut accoutumer les enfants à courir comme ceux des paysans tête-nue au soleil et au froid, à s'essouffler, à se mettre en sueur. Si l'envie les en prend, il faut qu'ils sautent, courent, rient toute la journée sans jamais incommoder personne. Ainsi l'enfant s'en-

durcit contre les injures de l'air, il devient plus robuste et plus content, plus vif et plus gai, la santé s'affermir, l'humeur s'égaye. Par délicatesse, par trop de soins, par une éternelle contrainte, par mille précautions, il s'affaiblit. Mais pourtant on doit prendre garde de lui permettre tous les caprices. L'œil des parents doit toujours être fixé sur l'enfant avec douceur, pour qu'il ne sente en eux l'autorité rigoureuse, mais ses meilleurs bienfaiteurs. Wolmar fait tout pour éloigner de son fils l'image de l'empire et de la servitude. L'enfant est accoutumé à obéir plutôt

par devoir que par respect. C'est la tâche la plus difficile à atteindre dans l'éducation. Il faut qu'il soit persuadé que sans l'assistance des parents, il est incapable de vivre. Ce n'est pas la vanité paternelle qui lui dicte cette pensée, c'est la juste raison. Pour obtenir ce but le père et la mère doivent travailler en pleine harmonie. Les passions violentes sont très dangereuses et il faut les éviter dans l'éducation. Jamais il ne serait permis aux parents d'exposer leurs enfants aux caprices des domestiques qui les traiteraient selon leur fantaisie. Mme de Wolmar veut qu'on

borne les enfants aux vrais besoins. Il ne faut pas assujettir l'enfant à l'humeur de la mère. L'enfant ne doit (~~pas~~) ni commander, ni obéir à qui que ce soit et personne n'est forcé d'obéir ou de commander à l'enfant. Il faut éviter de faire naître dans l'âme de l'enfant des préjugés par des humiliations et des affronts. On lui doit donner toujours la juste opinion des choses. Ce qu'on accorde à l'enfant, on doit le lui accorder à la première demande. Qu'il n'obtienne jamais quelque chose par importunité, par des larmes ou par flatterie qui sont également

inutiles. L'enfant doit sentir que tout ce qui le chagrine, dérive de l'ordre de la nécessité. Outre mesure il ne faut ni céder à l'enfant ni le contrarier. Si l'on s'occupe de ses larmes, c'est pour lui une raison de continuer de pleurer. Mais il se calme quand il voit qu'on n'y prend pas garde. Que l'enfant pleure, quand il souffre, c'est la voix de la nature qu'il ne faut jamais contraindre, car il se tait à l'instant où il ne souffre plus. Il est important de songer que l'enfant ne verse jamais en vain des larmes, il faut toujours

en chercher la vraie cause.
Il n'est pas sage de laisser
juger les enfants, car ils
pourraient devenir des
sophistes subtiles. Si nous
voulons qu'ils soient do-
ciles à la raison, le seul
moyen est de ne pas rai-
sonner avec eux, mais
de les convaincre que la
raison est au-dessus de
leur âge. Ce n'est pas juste
qu'on laisse les enfants se
mêler dans la conversation
des personnes plus âgées.
Ils doivent répondre mo-
destement et en peu de mots,
quand on les interroge.
Tâchons d'empêcher que
leur vanité se développe
ou du moins arrêtons-en

les progrès. Qu'on ne permette pas que les enfants demandent beaucoup, car ils s'instruisent mieux par la contemplation des choses. Quand la raison de l'enfant commence à naître, l'intention des parents doit être de l'exercer. Ses seules leçons qu'il doit recevoir sont des leçons de pratique prises dans la simplicité de la nature, car de vaines corrections l'ennuient. Rousseau préfère aux études les promenades, aux travaux spirituels les exercices physiques qui fortifient les bras et les pieds. Il préfère l'éducation physique à l'éducation intellectuelle. Il ne faut

pas qu'ils soient des savants,
mais des hommes. D'abord il
faut fortifier le corps, aiguïser
les sens, préparer de bons
organes qui puissent fournir
toutes les impressions à l'in-
telligence. La mémoire
est la première faculté
de l'homme qu'il faut dé-
velopper, mais pas en mesure
qu'elle dépasse l'intelligen-
ce. Une langue étrangère
peut être enseignée à
un petit enfant seulement
en cas qu'il sache bien
sa langue maternelle.
Il faut lui montrer les
objets qu'il doit connaître,
et lui cacher ceux qu'il
doit ignorer, Rousseau
exige que l'éducation de l'en-

fant soit négative dans les premières années. Elle consiste, non point à enseigner la vertu ni la vérité, mais à garantir le cœur du vice, et l'esprit de l'erreur". Son grand principe est que tout est bien en sortant des mains de Dieu, et que tout dégénère entre les mains de l'homme. Il faut donc préserver l'enfant, de la corruption qui gâterait en lui l'ouvrage de la nature. D'après les circonstances les parents doivent chercher les moyens pour exciter et pour nourrir dans l'âme des enfants le désir d'apprendre. Pour instruire l'enfant, il faut

Toujours lui dire la vérité nue. Pour bien élever les enfants, ils doivent être témoins de la paix et de l'harmonie qui règne dans la famille. S'il y a des défauts dans les enfants, ce n'est généralement pas leur propre faute, mais souvent celle des personnes qui les élèvent. Le bonheur des enfants dépend le plus souvent de la sagesse des parents. Quant à la religion, Rousseau attend longtemps pour réveiller le sentiment religieux. Il ne veut pas qu'on parle aux petits enfants de l'existence de Dieu, parce qu'il a horreur d'un enfant superstitieux. La croyance ou l'incrédulité suppose un

âge plus avancé. On ne peut pas croire des choses qu'on ne comprend pas. C'est à l'époque de l'adolescence qu'on peut lui parler d'un être puissant, de l'essence de Dieu, de ses attributs et de ses œuvres.

Ce sont les principes pédagogiques de Rousseau qu'il explique dans la Nouvelle Héloïse. Il veut prouver que la nature a fait l'homme libre et heureux, mais que la société et l'éducation le rendent méchant, esclave et malheureux. Il faut donc améliorer l'éducation en la rapprochant de l'état de la nature. Il est vrai que ses règles et maximes sont

presque toutes fausses, parce que c'est une éducation toute physique, c'est une véritable gymnastique pédagogique.

Mais à côté de toutes ces erreurs se trouvent beaucoup de vérités et de prescriptions utiles, en particulier sur la première éducation des enfants.

On y trouve beaucoup d'opinions originales. Son plus grand mérite consiste en exigeant de régler le progrès des études sur le développement physique et intellectuel de l'enfant.

Il proteste éloquemment contre la méthode d'enseigner des phrases et des mots que l'enfant ne comprend pas. Il demande pour la première enfance les soins maternels.

* * *

4. La politique sociale.

Rousseau tâche de résoudre la question sociale. Il réfléchit sur la société. Il dit que la société actuelle est corrompue, car elle a dévié de la direction juste depuis des milliers d'années. Pour améliorer le sort du genre humain il faut retourner à la nature. Il prétend que les hommes, avant de se réunir en société, avaient vécu, à l'état sauvage, isolés les uns des autres, innocents et heureux; mais dès qu'ils avaient formé des sociétés, l'idée de la propriété est née, et avec elle les rivalités, les guerres, les crimes; dès lors l'espèce humaine

s'est acheminée vers sa ruine.
Il condamne la propriété qui
est la première cause de l'inéga-
lité parmi les hommes. „ Le vice
essentiel de la société, c'est
l'inégalité. Il y a de l'inégalité
dans la nature, mais elle
n'empêche personne de satisfaire
son appétit, elle ne dispense
personne de travailler à le
satisfaire: elle laisse tout le
monde bon, libre, heureux.
L'inégalité sociale crée des
privilegiés; elle dit à quelques-
uns: Tu auras tout sans
rien faire; à la masse:
Peine, non pour toi, mais
pour eux. Elle fait des oppres-
seurs et des esclaves, des mé-
chants et des malheureux. L'ori-
gine du mal social, c'est la

propriété, clef de voûte de la société. Puissance, noblesse, honneur, tout peut se ramener à l'inégalité des biens, à la propriété.

Et ainsi le mal social peut se définir par l'antithèse de la richesse et de la pauvreté."

(G. d'anson.) Celui qui a déclaré pour la première fois : Ceci est à moi ! fut le vrai fondateur de notre société. C'est lui qui a porté tous les malheurs, toutes les misères à nous et à nos descendants. Toutes les inégalités, tous les maux dérivent de la société constituée. Cette inégalité sociale donna à Rousseau l'occasion d'écrire sa Nouvelle Héloïse et d'y montrer que l'inégalité sociale sépare les deux héros

du roman; l'inégalité sociale les afflige et tous leurs maux sont nés de cette constitution affreuse. Une fois la propriété créée la situation des riches commence à s'améliorer et la situation des pauvres devient déplorable. L'inégalité s'agrandit à l'avantage des riches et à la charge des pauvres. Il faut faire quelque chose dans l'intérêt des pauvres qui sont dans notre société en grande majorité. Dans la société les richesses amassées facilitent toujours les moyens d'en accumuler encore de plus grandes. Il est impossible à celui qui n'a rien, d'acquérir quelque chose. Personne n'a le droit

d'avoir du superflu, car il le vole de ses concitoyens. Rousseau réfléchit sur le développement de la situation sociale dans les lettres de la Nouvelle Héloïse, autant que dans ses autres oeuvres, dans son Discours sur l'inégalité parmi les hommes, et ^{dans} le Contrat social. Dans le discours sur l'inégalité il s'explique plus largement que dans sa première thèse, avec laquelle il a gagné le prix de l'Académie de Dijon. Il nous montre dans un style plein de force, de vivacité, de clarté, comme le petit nombre de ceux qui ont tenu le pouvoir dans leurs mains, a continuellement

trompé la grande majorité.
Par ce moyen nous arrivons
à la société actuelle. Il fait
sa critique sur notre société.
Le rentier de nos jours ne dif-
fère guère, à ses yeux, d'un
brigand qui vit au dépens
des autres. Travailler, c'est
donc un devoir indispensable
pour qui que ce soit. Riche
ou pauvre, puissant ou faible,
tout citoyen oisif est un fri-
pon. Dans notre société le
riche est heureux, et le pauvre
est partout supprimé. L'esprit
universel des lois de tous
les pays est de favoriser
toujours le fort contre le
faible, et celui qui possède,
contre celui qui n'a rien.
Toujours la multitude sera

sacrifiée au petit nombre, et l'intérêt public à l'intérêt particulier. Les principes fondamentaux de notre société sont un pacte social entre les pauvres et les riches. - Rousseau est le premier qui déclare que tout impôt sur les objets de nécessité est injuste. Comme nous voyons, c'est lui qui était le fondateur du socialisme qui joue un rôle si prédominant au XIX^e siècle et surtout dans nos jours. C'est le peuple dont il défend les droits. On regarde en lui le père des sectes socialistes modernes. Il est manifestement contre la loi de nature qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée

manque du nécessaire. Ses œuvres ont eu un si grand effet que nous le pouvons regarder à juste titre comme l'apôtre de la Révolution française. Personne jusqu'ici n'a prêché la justice comme lui. Le Contrat social est devenu la Bible de la Révolution. Les théories exposées dans le Contrat social eurent sur la Révolution française une influence décisive : ainsi la théorie de la souveraineté du peuple a fourni à Robespierre et à ses complices le prétexte de s'armer de la Terreur au nom de la majesté du peuple. Les membres de la Convention surtout s'en inspirèrent pour proclamer l'égalité de tous et pour fonder les lois d'après

la volonté générale. Les nations qui veulent se développer ou donner une constitution au peuple tout entier lui demandent un projet. Les projets pour la Corse et pour la Pologne sont toujours des oeuvres dignes de son grand génie. Il est toujours exempt des ~~ex-~~ ~~agérations~~, de l'ingénierie, il propose aux Polonais d'abdiquer d'un territoire où il n'y a pas la majorité polonaise. Dans ses projets il pense aux parents qui ont plus de cinq enfants. À une telle famille on devrait allouer un patrimoine de la commune. Le revenu de l'État doit être en denrées. Même il payera ses dépenses en denrées. Les

capitales sont nuisibles. La loi
fondamentale doit être l'égalité.
Nous voyons que Rousseau puise
ses inspirations de Lycurgue
et de Platon. En même temps
Rousseau est le précurseur
du communisme, — régime
maudit qui a ruiné tous
les trésors nationaux
de nos jours.

II.

1. Le plan.

Le succès de la Nouvelle Héloïse était immense. C'est l'histoire simple de deux amants. Le jeune Saint-Preux a été engagé comme précepteur auprès de Julie d'Étanges. Sa famille vivait dans une petite ville au pied des Alpes. Comme jadis Abélard, Saint-Preux est amoureux de son élève, et Julie comme autrefois Héloïse éprouve aussi un vif sentiment pour son précepteur. Mais le baron d'Étanges ne consentirait jamais à ce mariage. On commence à

médire, et pour éviter le scandale, les deux amants décident de s'éloigner l'un de l'autre.

Un jour avant le départ de Saint-Preux, Julie lui jure qu'elle n'épousera jamais quelqu'un d'autre que lui. Après la mort de sa mère qui avait appris leur secret par hasard et qui en meurt, le père la force de se marier avec Wolmar, son ami, qui lui avait sauvé la vie autrefois. Saint-Preux l'absout de son serment et part sur un bateau anglais, pour faire un tour de monde. Mais tout ne finit pas là.

Après quatre années de voyage, il rentre en France et se rend à Paris. Il n'a rien oublié,

sa passion est toujours la même. On a le pressentiment d'une rencontre prochaine. Saint-Treux apprend de Claire, ancienne amie de Julie que les Wolmar mènent une bonne vie patriarcale. En peu de temps il s'en convainc lui-même. Wolmar connaît le passé et il veut que l'amour change en vraie amitié. Aussi désire-t-il que Saint-Treux épouse Claire, et pour atteindre ce but, il l'invite chez lui à Clarens, pour le guérir de la passion d'autrefois. Les deux amants se rencontrent. On sent toutes les souffrances d'amour, et Julie qui est déjà mère de trois enfants,

a beaucoup à lutter contre ces sentiments passionnés. On craint qu'une crise épouvantable n'éclate. Leur amour est redevenu très passionné et il est déjà dangereux pour eux, quand une catastrophe terrible met la fin à cet amour. Ils font une promenade en bateau sur le lac de Genève et à cette occasion le fils de Julie tombe dans l'eau. La mère le sauve, mais elle s'y refroidit tellement que quelques jours après elle est emportée par une fièvre à la fleur de l'âge.

C'est une histoire très simple, mais Rousseau y met beaucoup de choses

propres à enthousiasmer ses contemporains. Le plus grand argument pour l'exactitude du plan de la Nouvelle Héloïse est qu'on lit les six volumes sans perdre l'intérêt pour les trois personnages principaux. C'est vrai, on y trouve beaucoup de dissertations qui sont extrêmement longues, qui n'appartiennent pas au thème, et qui empêchent toujours la marche de l'action. On trouve une certaine irrégularité dans le roman, parce que presque chaque lettre amoureuse est suivie d'une longue et froide dissertation. Mais Rousseau y traite des questions

importantes et agréables qui concernent pourtant l'action et le caractère. Elles sont nécessaires dans un livre qui veut tracer les mœurs. A chaque occasion Rousseau mène les lecteurs au milieu de la nature dont il dessine incomparablement les beautés. Il peint admirablement et avec les couleurs les plus frappantes la nature éternelle qui éveille toujours la passion et l'amour, et dont la peinture est si naturelle, si belle que c'est impossible de la surpasser. Les lettres que Saint-Preux envoie de Paris et dans lesquelles il écrit de l'opéra, de la musique des spectacles, des femmes et

des mœurs de la capitale, ces lettres ne plaisaient pas en général, à cause des exagérations et du manque de justice. Même à l'époque de la plus grande corruption il n'est pas permis de mépriser ainsi les femmes parisiennes et de faire cette conclusion de leur conduite :

« si Julie n'eût point existé, si mon cœur eût pu souffrir quelque autre attachement que celui pour lequel il était né, je n'aurais jamais pris à Paris ma femme, encore moins ma maîtresse ; mais je m'y serais fait volontiers une amie ; et ce trésor m'eût consolé peut-être de n'y pas trouver

les deux autres." (II. 21.) Les lettres de Saint-Treux à Mylord Edouard sur le ménage des Wolmar, ou sur l'éducation sont très utiles et importantes, mais elles comptent plus de cent pages et contiennent des détails ennuyeux. D'autres passages dans la Nouvelle Héloïse sont incontestablement d'une grande beauté. Entre autres on peut mentionner la scène véhémente entre le baron d'Etange et sa fille. Les lettres écrites contre l'adultère et le duel sont d'une grande importance, mais ses arguments pour et contre le suicide sont un peu faibles. —

2. Les caractères des person- nages.

On croit apercevoir dans le caractère de Julie le manque de la modestie qui orne la femme, particulièrement la jeune fille. Elle sent et pense comme un jeune homme. Sa passion ardente pour Saint-Preux est encore excusable, mais la manière de laquelle elle exprime ses sentiments, révèle peut-être beaucoup de susceptibilité.

Au commencement tout le monde est choqué du ton libre qui ne convient pas à une femme. Le traitement de la question de la prostitution

est très choquant de la part d'une jeune fille. Pour faire connaître ses opinions sur ce sujet, Rousseau aurait pu choisir au lieu de Julie une autre personne. "Je ne sais si votre commode philosophie adopte déjà les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes pour tolérer de semblables lieux; mais j'espère au moins que vous n'êtes pas de ceux qui se méprisent assez pour s'en permettre l'usage, sous prétexte de je ne sais quelle chimérique nécessité qui n'est comme que des gens de mauvaise vie : comme si les deux sexes étaient, sur ce point, d'une nature différente, et

que dans l'absence ou le célibat il fallût à l'honnête homme des ressources dont l'honnête femme n'a pas besoin ! Si cette erreur ne vous mène pas chez des prostituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égayer vous-même". (II. 27.) Après son mariage son caractère change tout à coup, sans transition. Ce changement total est un peu rapide, presque prodigieux. Son amour est éteint, elle rompt toute relation avec son amant qu'elle aime d'ailleurs et elle épouse un honnête homme qu'elle n'aime pas encore. On peut y ajouter encore que sa pensée d'engager Saint-Pierre

à épouser Claire, est révoltante.

A part ces erreurs Julie est un excellent caractère.

Son cœur garde toujours sa pureté, son amour ardent excuse les défauts de la passion, sa conduite héroïque après son faux pas, lui donne une sorte de pureté. Elle aime sincèrement ses parents.

Elle adore sa bonne mère qui a tant souffert pour elle. Quand la pauvre femme tombe malade, sa fille se tient jour et nuit à son chevet et la soigne affectueusement. Et la mort de la mère met l'orpheline au désespoir. " Âme pure et chaste, digne épouse, et mère incomparable, tu vis maintenant

au séjour de la gloire et de la félicité ! tu vis ! et moi, livrée au repentir et au désespoir, privée à jamais de tes soins, de tes conseils, de tes douces caresses, je suis morte au bonheur, à la paix, à l'innocence ; je ne sens plus que ta perte ; je ne vois plus que ma honte ; ma vie n'est plus que peine et douleur. Ma mère, ma tendre mère, hélas ! je suis bien plus morte que toi. (III. 5.)

Elle aime son père qui est fier et plein de préjugés et qui ne permet pas l'union avec son amant. Il exige qu'elle devienne la femme de Walmar. Elle proteste contre les menaces et les persécutions paternelles, mais elle obéit

au père pleurant, dont le bonheur dépend de ce mariage, elle se laisse mener à l'église.
" Il vit que j'avais pris mon parti, et qu'il ne gagnerait rien sur moi par autorité. Un instant je me crus délivrée de ses persécutions; mais que devins-je quand tout à coup je vis à mes pieds le plus sévère des pères attendri et fondant en larmes? Sans me permettre de me relever, il me serrait les genoux, et, fixant ses yeux mouillés sur les miens, il me dit d'une voix touchante que j'entends encore au dedans de moi : Ma fille, respecte les cheveux blancs de ton malheureux père; ne le fais pas descendre

avec douleur au tombeau, comme celle qui te porta dans son sein : ah ! veux-tu donner la mort à toute ta famille ? " (III. 18.) Elle ne pouvait pas résister au désir de son père.

Elle aime Claire, sa confidente. Après avoir perdu son innocence, elle ne trouve plus de consolation que chez Claire. Elle est très sensible à la perte que M^{me} d'Orbe vient de faire en enterrant son mari. Julie partage la tristesse de la jeune veuve et honore la mémoire du bon mari. Elle désire que son amie vienne pour toujours à Clarens. Quand Claire lui avoue ses doux senti-

ments pour Saint-Preux, elle lui conseille de l'épouser.

Elle témoigne les sentiments les plus purs et les plus tendres à Saint-Preux, son maître d'études. Cet amour est l'histoire de sa douleur et de son désespoir. Le sentiment et le repentir de sa faute tourmentent cruellement son âme, ses remords lui donnent bien du mal incessamment. Elle aime tellement son amant qu'elle l'excuse. « ... il n'est point coupable; c'est moi seule qui le suis; tous mes malheurs sont mon ouvrage, et je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déjà corrompu mon âme; c'est le premier

de ses effets de nous faire accuser autrui de nos crimes." (I. 29.)
 Le baron d'Étanges exige que Saint-Roux renonce à sa ~~sau-~~
~~maître~~ fille. Celui-ci brave les menaces, mais rend à Julie le droit de disposer de sa main. Le désespoir de Julie est sans bornes, ses derniers adieux sont touchants. „Adieu, pour la dernière fois, cher et tendre ami de Julie. Ah! si je ne dois plus vivre pour toi, n'ai-je pas déjà cessé de vivre." (III. 12.) La pauvre fille tremble pour le bonheur de son ~~mari~~ et de tous ceux qu'elle aime si tendrement. „Mon parti est pris, je ne veux désoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un

père esclave de sa parole et jaloux d'un vain titre dispose de ma main qu'il a promise; que l'amour seul dispose de mon cœur; que mes pleurs ne cessent de couler dans le sein d'une tendre amie. Que je sois vile et malheureuse; mais que tout ce qui m'est cher soit heureux et content, s'il est possible. Formez tous trois ma seule existence, et que votre bonheur me fasse oublier ma misère et mon désespoir." (III. 15.) Elle aime Saint-Prox même après son mariage, mais elle reste toujours fidèle à son serment fait devant l'autel. „Quand le pasteur me demanda si je promettais obéissance et

fidélité parfaite à celui
que j'acceptais pour époux,
ma bouche et mon cœur
le promirent. Je le tiendrai
jusqu'à la mort. "(III. 18.) La
forte scène de Meillerie est
le triomphe de la vertu.
La tentation est forte, mais
les petites précautions con-
servent les grandes vertus.
Elle l'aime encore au lit
de mort et espère que la
vertu qui les séparait sur
la terre, les joindra au ciel.

Elle vit avec Wolmzy
dans la plus parfaite union
et n'oublie jamais les
promesses faites au premier
jour de son mariage. "Je
veux, lui dis-je, le bien
que tu veux, et dont toi-seul

est la source. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné. Je veux être fidèle, parce que c'est le premier devoir qui lie la famille et toute la société. Je veux être chaste, parce que c'est la première vertu qui nourrit toutes les autres. Je veux tout ce qui se rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi, et aux règles de la raison que je tiens de toi. Je remets mon cœur sous ta garde et mes desirs en ta main. Rends toutes mes actions conformes à ma volonté constante, qui est la tienne; et ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte sur le choix de toute ma vie." (III. 18.)

Dans les premières années elle ne dit rien à son mari de sa

faute, elle ne veut pas troubler l'état paisible qui règne dans sa famille. Le repos de son mari respectable, l'avenir de ses enfants, le malheur de son vieux père ne le permettent pas. Enfin elle ne peut plus étouffer les remords et elle ouvre son cœur à Wolmar et révèle son secret. Voilà la grande femme! Le repentir et le remords expient tout à fait son faux pas. La vie honnête de l'épouse efface les erreurs de la jeune fille qui devient vertueuse par le regret. Les vertus de la mère idéale qui s'occupe beaucoup de ses enfants et sent un véritable plaisir de vivre pour eux, expient le passé agité. Après une vie d'accomplissement de

devoir, elle meurt victime de l'amour maternelle.

Saint-Preux est un jeune homme de talent, un rêveur, mais en même temps révolutionnaire qui ose sentir et aimer, et qui dans sa basse situation sociale demande à faire valoir les droits du cœur. On peut comprendre sa sentimentalité, son éloquence ardente, son désespoir profond qui lui dicte des plaintes contre les injustices de la société. Il commet un crime, il ne sait pas réprimer ses passions. Il a séduit son élève. C'est un cas grave, mais puisque sa passion est vraie, ses souffrances expient son crime. Il aime

passionnément Julie. Il ne trouve pas un moment de repos, il souffre sans cesse. Julie lui tient lieu de tout. Il a commis une grande faute et pourtant ce n'est pas un vil corrupteur. Par son grand amour il est un homme honnête qui pense toujours ce qu'il dit et qui malgré de nouvelles faiblesses réussit à changer son amour en amitié. Quelle passion sent-il brûler dans son cœur lorsqu'il tient le portrait de Julie entre ses mains et dit: „ Ah! chère amante! où que tu sois, quoi que tu fasses au moment où j'écris cette lettre, au moment où ton portrait reçoit

tout ce que ton idolâtre amant
 adresse à ta personne, ne sens-
 tu pas ton charmant visage
 inondé des pleurs de l'amour
 et de la tristesse ? ne sens-tu
 pas tes yeux, tes joues, ta
 bouche, ton sein, pressés,
 comprimés, accablés de
 mes ardents baisers ? ne
 te sens-tu pas embraser
 tout entière du feu de mes
 lèvres brûlantes ?" (II. 22.)

Au commencement il espère
 que dans ce monde il n'y aura
 aucune puissance qui puisse
 rompre leurs liens tendres.

" Il n'en est pas ainsi, ma
 Julie, entre deux amants de
 même âge, tous deux épris
 du même feu, qu'un mu-
 tuel attachement unit,

qu'aucun lien particulier ne gêne, qui jouissent tous deux de leur première liberté, et dont aucun droit ne proscrie l'engagement réciproque. Les lois les plus sévères ne peuvent leur imposer d'autre peine que le prix même de leur amour; la seule punition de s'être aimés est l'obligation de s'aimer à jamais, et s'il est quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare brise ces innocentes chaînes, il en est puni sans doute par les crimes que cette contrainte engendre." (I. 24.) Et quand le baron d'Etanges le menace plus tard et exige de lui de renoncer à Julie et aux droits de son amour, il ne

tarde pas de faire savoir
au baron que celui-ci abuse
des droits de la nature. „ Si
votre fille eût daigné me
consulter sur les bornes de notre
autorité, ne doutez pas que
je ne lui eusse appris à
résister à nos prétentions in-
justes. Quel que soit l'empire
dont vous abusez, mes droits
sont plus sacrés que les vôtres;
la chaîne qui nous lie est
la borne du pouvoir paternel,
même devant les tribunaux
humains; et quand vous
osez réclamer la nature,
c'est vous seul qui bravez
ses lois. (III. 12.) Il vit
à Clavens, se réjouissant
du bonheur de la famille de
Julie. La mort inattendue

de M^{me} de Wolmar est son plus grand désespoir.

M. de Wolmar est un savant qui observe les choses avec un sang-froid imperturbable, c'est un philosophe raisonnable dont les jugements sont toujours exactes; c'est un homme qui a toujours la conscience nette, qui ne connaît pas le vice et ne s'est jamais soumis aux passions humaines, c'est un propriétaire dont les opinions sociales gagnent l'affection de tout son monde.

À la première vue on trouve ce caractère contraire à la nature. Il est incompréhensible qu'un homme épouse une femme

dont le secret honteux lui
avait été révélé avant le
mariage. Il savait donc
tout ce qui s'était passé entre
Julie et Saint-Preux et il
l'épouse sans scrupules. —
Son assurance dans la vertu
de sa femme est aussi un peu
inintelligible. Générale-
ment on n'écrit pas à l'an-
cien amant de la femme
que celle-ci a avoué ses
égarements passés et on
ne l'invite pas chez soi.
C'est aussi un trait caracté-
ristique dénaturé, qu'il
estime Saint-Preux tel-
lement qu'il veut lui con-
fier l'éducation de ses fils.
C'est un philosophe qui est
persuadé que le faux pas de

Julie n'a pas corrompu son cœur. Il appelle Saint-Pieux à Clarens pour guérir son cœur et pour changer son amour en amitié. Il est convaincu que leurs âmes sont belles et que leur amour ne deviendra jamais criminel. De cette manière prévenante il espère acquiescer la reconnaissance de Saint-Pieux et il est tout à fait assuré que celui-ci n'abusera jamais de son bienfait. Il veut lui confier l'éducation de ses fils, puisque lui-même est trop âgé pour remplir le devoir paternel et que sa femme s'occupe exclusivement à élever la petite fille. Selon Wolmar

un précepteur payé ne peut jamais remplacer le père dans l'éducation, et c'est seulement le cœur tendre d'un bon ami qui comprend le cœur paternel.

Claire est la cousine et confidente de Julie qui fait avec du zèle les devoirs de l'amitié, lui tient fidèle compagnie, et remplit tous les engagements de l'amie. Elle l'accable de mille prévenances et elle a mille petits soins pour elle. Elle joue pourtant les rôles les plus différentes. Tantôt elle est pieuse et juste, et prêche à haute voix les vertus et la bonne conduite, tantôt elle s'associe

avec les deux amants et se rend médiatrice de leurs rendez-vous secrets. Son mariage avec M. d'Orbe était heureux. Après la mort de son bon mari, elle vit en deuil à Genève. Elle accepte l'invitation de Julie et part pour Clavens. Elle aime son amie tellement qu'elle fait un projet d'unir un jour sa fille au fils aîné des Welmars. Dans son plus grand désespoir d'autrefois Julie ne trouve plus de consolation que chez Claire qui tâche calmer les souffrances de son amie, qui se croyait déjà perdue, mais Claire lui jure une amitié inviolable et elle est pour toujours sa

sauvegarde, son ange tutélaire. „ J'étais femme, et j'eus une amie : il (le ciel-) nous fit naître en même temps ; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'est jamais démenti ; il fit nos cœurs l'un pour l'autre ; il nous unit dès le berceau ; je l'ai conservée tout le temps de ma vie, et sa main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde, et je ne me vante plus de rien. Quels sages conseils ne m'a-t-elle pas donnés ? de quels périls ne m'a-t-elle pas sauvée ? de quels maux ne me con-

solait-elle pas ? Qu'eussé-je
été sans elle ? que n'eût-elle
pas fait de moi si je l'avais
mieux écoutée ?" (VII. 11.) La
maladie de Julie brise le
cœur de son amie qui la
regarde avec des yeux ter-
nes et qui est pendant la
maladie dans des trances
mortelles. On craint que
la douleur ne prenne sa
raison. Au médecin elle
dit que s'il guérissait
Julie, il sauverait en
même temps la vie de son
amie affectueuse. Lorsque
Julie lui fit part de sa
maladie mortelle, elle ne
quitte plus son amie, elle
dort au lit de la malade,
et c'est ici que Wolmar trouve

un matin les deux amies,
l'une morte, l'autre évanouie.
— Elle déclare à Saint-Treux,
à qui on voulait la marier,
qu'elle veut rester veuve pour
toujours. Elle l'aime peut-
être, mais elle ne pourrait
estimer un homme qui ai-
mait jadis Julie et qui en
épouserait une autre.

Le baron d'Étanges
est un aristocrate plein de
préjugés. Il aime sa fa-
mille, mais ne consent pas
au mariage de sa fille
avec un précepteur, un
roturier de meurt-de-faim.
Il est très irritable, il a
la tête près du bonnet et
s'est accoutumé à faire
ses volontés. Dans son em-

portement il insulte une fois sa fille brutalement. A part ce seul défaut, c'est un excellent homme. La peinture de son repentir, l'expression de son amour pour sa fille est un des meilleurs passages dans le roman. Plus tard il se reconcilie sincèrement avec Saint-Preux que le gentilhomme ne pouvait pas accepter pour gendre, et après le mariage de Julie le baron et le précepteur s'arrangent à l'amiable. Le vieux père heureux vit à Clarens et chasse avec plaisir toute la journée. La mort de sa fille brise l'âme du bon père.

La baronne d'Etanges n'eut

pas au commencement le moindre soupçon de l'amour de sa fille, c'est pourquoi elle souffre tant après avoir lu les lettres de celle-ci. Le secret douloureux lui fait beaucoup de chagrin, mais elle le garde jusqu'à ce qu'elle expire. Le nom de Julie est le dernier mot qu'elle prononce, et son dernier regard est fixé sur sa fille qu'elle aime chaleureusement. „Sa bouche a reçu son dernier soupir, mon nom fut le dernier mot qu'elle prononça; son dernier regard fut tourné sur moi. Non, ce n'était pas la vie qu'elle semblait quitter, j'avais trop peu su

la lui rendre chère. c'était à moi seule qu'elle s'attachait." (III. 5.)

Mylord Edouard est l'ami de Saint-Treux et de Julie. Il les défend, il prend soin d'eux. Il propose au père de Julie de la marier avec son maître d'études. Il fait le plus grand cas de lui, il loue ses qualités spirituelles et physiques et prétend qu'il y ait de l'étoffe dans ce jeune homme et qu'il soit le seul qui pourrait rendre heureuse Julie. Cependant ce caractère n'est pas parfait. Est-ce un fait excusable de conseiller à une jeune fille de s'enfuir de chez ses parents

et de partir pour l'Angleterre
avec son amant pour l'épou-
ser? Ou est-ce permis de
quitter son meilleur ami
dans le plus grand désespoir?
Vers la fin du roman
on trouve son rôle un peu
mystique. —

x

x

•

3. Le style.

Quant au style de Rousseau on peut sans doute lui faire quelques reproches. On dit que ses lettres manquent de légèreté. Les mots, les expressions y sont un peu lourds. On n'y trouve pas assez d'élégance.

On ne peut pas nier que la dureté des expressions offense l'oreille des personnes de goût. Ces lettres abondent en dissertations qui lui servent de cadre pour traiter les questions contemporaines. La rhétorique de ces déclamations

est un peu emphatique.

Mais les beautés de son style surpassent les défauts. En général son style est riche et pittoresque et ses charmes attirent les lecteurs. Son éloquence est sans égal. L'orateur emploie des phrases périodiques. Les images de son imagination avivent son style, et l'amour passionné lui donne de la force et de l'énergie. La plume reflète le feu de son imagination, son style brûle de la flamme de la passion. Il est très varié, s'il le faut, sarcastique et ironique, en général énergique, mais

ni sans tendresse, ni
 sans charme, quelquefois
 même d'une grande
 douceur. Il a mis en
 usage des mots que les
 autres écrivains n'ose-
 raient pas employer.
 Il a enrichi, embelli
 et perfectionné la
 langue française.

x x x
 x x
 Förläggare
 New York

4. L'influence de la Nouvelle Héloïse.

Rousseau exerce une grande influence sur les idées politiques, sur la littérature et sur la vie publique et privée.

La Révolution accepte ses idées politiques. La pédagogie se reconstruit selon les idées de Rousseau. Dans la littérature son influence se montre aussi : la renaissance de la poésie, et spécialement de la poésie lyrique date de lui. Rousseau qui combat contre l'incrédulité et contre la fausse philosophie de son temps aussi bien que contre les religions révélées, prépare la renaissance du

sentiment religieux et il est le vrai restaurateur de la religion et de la morale.

Celui qui vit toujours au milieu de la plus belle nature et s'occupe constamment de la contemplation et de la rêverie, réveille le sentiment de la nature. Il est un grand peintre de la nature.

Il contribue beaucoup à développer le sentiment de l'individu, la conscience de soi.

(Il est le plus grand écrivain lyrique de son temps.)
La religion est aussi fortement liée à la lyrique parce qu'il ne cherche pas la religion dans le raisonnement, mais dans le cœur. Tout ce qu'il

dit de la religion lui vient de là. Il n'écrit que ce que le cœur lui dicte. Les personnes qu'il décrit dans la Nouvelle Héloïse existent véritablement, elles n'ont qu'un autre nom et elles jouent sous une autre forme, mais leur caractère et leur état d'âme sont les mêmes. D'ailleurs Rousseau ajoute plus d'importance à décrire ce dernier sujet que le caractère de ses personnages, et ce sont des âmes généreuses et de bons caractères dont il parle. Quant à la description du développement de l'amour de ses héros, il y met plus de poésie que d'analyse psychologique. La Nouvelle Héloïse

est surtout un grand poème d'amour, de souvenir et de regrets, dont la plus belle partie, la partie la plus poétique est la promenade des deux amants à la retraite de Meillerie.

Par une sensibilité malade et une imagination fantasque, par le sentiment de l'individu et le sentiment de la nature, par le style riche, quelquefois emphatique et par la prose poétique, Rousseau est le père du romantisme. Toute la révolution romantique est en germe dans la Nouvelle Héloïse.

La Nouvelle Héloïse avait

une influence immense sur la vie privée, sur le cœur des lecteurs. Rousseau voulait d'abord réconcilier les encyclopédistes avec leurs adversaires, puis ramener les habitants de la ville à la nature et améliorer l'état des villageois, les mœurs de la grande société et défendre la sainteté du mariage. Son premier projet ne réussit pas. Les philosophes ne s'accordaient pas. Ils s'approchaient les uns des autres seulement pour attaquer Rousseau, et pour critiquer violemment les personnages de la Nouvelle Héloïse. Cependant il atteignit son second but. Après avoir lu la Nouvelle Héloïse, tout

le monde sentit le désir d'aller voir les beautés des Alpes, et le voyage en Suisse devient la mode. On demandait partout le retour à la simplicité et à la vertu. Il y avait beaucoup de personnes qui allaient vivre à la campagne et qui imitaient les vertus de Julie. Les Parisiens riches se faisaient bâtir des maisons dans les faubourgs de Paris et jouissaient de leur "sylvée". La Nouvelle Héloïse exerce aussi une influence sur la peinture contemporaine.

Le succès le plus important de la Nouvelle Héloïse consiste en ce qu'elle réveille l'amour de la vertu

et défend la sainteté du mariage. On ne demande plus en mariage une femme qu'on n'aime pas, parce qu'on est persuadé que rien que l'amour ardent rend l'homme heureux. L'inégalité de la situation sociale n'est plus un obstacle dans le mariage. On réalise en tout le roman de la Nouvelle Héloïse qui cause un grand changement dans la vie privée. Les époux qui étaient en train de divorcer, s'aiment de nouveau. Un père de famille qui cherchait toujours hors de la maison des aventures amoureuses, trouve du plaisir au cercle de sa famille.

L'adultère est rare, le duel et le suicide passent de mode.

On voit partout des Saint-Treux et des Julie qui s'efforcent de s'ennoblir. La Nouvelle Héloïse enseigne les devoirs que les enfants doivent aux parents. On les estime plus et respecte mieux les vieux et les pauvres. Le devoir paternel attache mieux le père à sa famille, la tendresse maternelle élève plus soigneusement les enfants. Cette influence immense sur la vie pratique fait de la Nouvelle Héloïse une des meilleures œuvres de la littérature française.

„ Tout se mêle dans

Rousseau, le moi et la nature, l'abstraction et la sensation, la logique et la passion, l'éloquence, le roman, la poésie, la philosophie, la peinture. Il nous prend par toutes nos facultés : en politique, en morale, dans la poésie, dans le roman, on le trouve partout, à l'entrée de toutes les avenues du temps présent." (G. Lanson : Hist. de la litt. fr. 803.)

x

x x

1.) Oeuvres complètes de J.-J.
Rousseau. Francfort $\frac{1}{M}$. 1855. 0
H. Beckhold.

2.) Gustave Lanson: Histoire
de la littérature française. 0
Paris. Librairie Hachette et
C^{ie}, 1912.

3.) H. Blatz: Die Aufnahme
der Nouvelle Héloïse von
J.-J. Rousseau. Bruchsal
(Baden). Druck von M. J. Stoll
1914.

4.) Gluzsár Vilmos: Rousseau
és iskolája a regényirodalom-
ban. Budapest. Grill.

II figyelt

5.) Journeic: Histoire de la
litt. française. Paul Delaplane
Paris. 0

A haviált iródalom nagyon hiányos. Csak a
Blaiz tudományok is itten karakeltak már,
de még az is tartozik korvellen a titellere.
A. Lansen igen sokszor idevise van.

U Nagyon felvilágosító munka. Lehetett volna több
vonalaként a mai viszonyokhoz képest.

A II. kötet nem igen megvilágító, még a dró-
jében sem. I. 3 fejezet nem tartozik a titellere
Ugy felvilágosító munka.

I. 4 fejezet nagyon sokszor kétséges dolgokat
alapszik.

Előszó